

Splendeurs et misères de la littérature

Sous la direction de
Olivier Bessard-Banquy

**Splendeurs
et misères
de la littérature**

*Ou la démocratisation
des lettres, de Balzac
à Houellebecq*

ARMAND COLIN

Ce volume est issu d'un séminaire qui s'est tenu au sein de la Fondation des Treilles en juin 2017. Ces journées d'études, comme le volume qui en est tiré, ont été soutenues par cette fondation à laquelle tous les contributeurs tiennent à adresser leurs remerciements les plus chaleureux.

La Fondation des Treilles, créée par Anne Gruner Schlumberger, a notamment pour vocation d'ouvrir et de nourrir le dialogue entre les sciences et les arts afin de faire progresser la création et la recherche contemporaines. Elle accueille également des chercheurs et des écrivains dans le domaine des Treilles (Var) – www.les-treilles.com.

© Armand Colin, 2022

Armand Colin est une marque de
Dunod Éditeur, 11 rue Paul Bert, 92240 Malakoff

ISBN 978-2-200-63307-3

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes de l'article L. 122-5, 2° et 3° a), d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite » (art. L. 122-4).

Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Sommaire

Les auteurs	7
Introduction	13
1. Le livre et la littérature au début du XIX ^e siècle <i>Jean-Yves Mollier</i>	31
2. Être homme de lettres au XIX ^e siècle <i>Entre contrainte économique et contrainte médiatique</i> <i>Anthony Glinoeer</i>	53
3. La révolution du roman-feuilleton <i>Pascal Durand</i>	71
4. Défense et promotion de la littérature : le rôle clé des bibliothèques populaires <i>Agnès Sandras</i>	99
5. De la démocratisation des lettres dans l'enseignement <i>Un enjeu à la fin du XIX^e siècle</i> <i>Martine Jey</i>	133
6. L'écriture ordinaire, paramètre de la démocratie <i>Nelly Wolf</i>	155
7. Médiamorphoses de la critique <i>Presse et démocratisation littéraire des années 1830 aux années 1970</i> <i>Marie-Ève Thérenty</i>	177
8. Mythe et réalité du grand écrivain <i>Laurent Demanze</i>	201

9. <i>Best-sellers</i> d'hier et d'aujourd'hui	225
<i>Sylvie Ducas</i>	
10. Du snobisme des lettres françaises dans l'entre-deux-guerres	245
<i>Distinction littéraire et démocratisation culturelle</i>	
<i>David Martens</i>	
11. À rebours de l'élitisme	271
<i>Michel Murat</i>	
12. Les traductions littéraires	295
<i>Entre démocratisation et inégalités</i>	
<i>Gisèle Sapiro</i>	
13. Le poche de l'après-guerre, un outil démocratique ?	317
<i>Bertrand Legendre</i>	
14. Le commun des intellectuels	333
<i>Guillaume Louet</i>	
15. La génération de 1968 et la littérature	353
<i>François Chaubet</i>	
16. Quelles politiques publiques à l'heure de l'hyper-démocratisation ?	373
<i>Laurent Martin</i>	
17. Littérature et valeurs démocratiques	395
<i>William Marx</i>	
18. La littérature par la voix	415
<i>Pierre Jourde</i>	
19. La démocratisation de l'écriture	421
<i>Alexandre Gefen</i>	
20. La littérature comme relation	441
<i>De la tour d'ivoire à la tour de guet</i>	
<i>Dominique Viart</i>	
Conclusion	453
Bibliographie	471

Les auteurs

▪ OLIVIER BESSARD-BANQUY est professeur des universités, spécialiste des lettres et de l'édition contemporaines, en poste au Pôle des métiers du livre de l'université de Bordeaux-Montaigne. Il est entre autres l'auteur de *L'Industrie des lettres* paru chez Pocket dans la série « Agora » en 2012. Il a donné en 2016 chez Du Lérot éditeur *La Fabrique du livre*, un ouvrage de recherche sur l'édition littéraire des débuts de la NRF aux années *Apostrophes* à partir des archives déposées à l'Imec, l'Institut Mémoires de l'édition contemporaine.

▪ FRANÇOIS CHAUBET est professeur d'histoire contemporaine à l'université de Nanterre. Ses travaux portent sur les relations internationales culturelles et l'histoire de la vie intellectuelle française et européenne. Il a publié récemment une *Histoire intellectuelle de la France XIX-XX^e siècles* (aux PUF).

▪ LAURENT DEMANZE est professeur de littérature contemporaine à l'université Grenoble Alpes, où il anime le centre Écrire dans l'UMR Litt&Arts. Il a notamment publié des articles dans *Critique*, *Les Temps modernes*, *Études françaises* et plusieurs essais chez José Corti : *Encres orphelines* (2008), *Gérard Macé, l'invention de la mémoire* (2009), *Les Fictions encyclopédiques de Gustave Flaubert à Pierre Senges* (2015) et *Un nouvel âge de l'enquête* (2019). Dernier titre paru en 2021 chez José Corti : *Pierre Michon, l'envers de l'histoire*.

▪ SYLVIE DUCAS est professeur de littérature française contemporaine à l'université Paris Est-Créteil. Elle a publié *La*

littérature à quel(s) prix ? (Paris, La Découverte, 2019) et codirigé *Prescription culturelle : avatars et médiamorphoses* (Lyon, Presses de l'Enssib, 2018). Elle s'intéresse actuellement aux instances de consécration littéraire, aux médiations culturelles, au *best-seller*, ainsi qu'aux écritures narratives du très contemporain en environnement éditorial, médiatique et numérique. Elle prépare un livre sur les écritures narratives du très contemporain.

- PASCAL DURAND est professeur ordinaire à la faculté de philosophie et lettres de l'université de Liège (UR Traverses). Sociologue de la littérature et des institutions culturelles, spécialiste de Mallarmé et de l'histoire de l'édition, il est l'auteur d'une quinzaine d'ouvrages parmi lesquels *Mallarmé, Du sens des formes au sens des formalités* (Paris, Seuil, 2008), *Histoire de l'édition en Belgique du xv^e au xxi^e siècles* (avec Tanguy Habrand, Bruxelles, Les Impressions nouvelles, 2018), *Médiamorphoses, Littérature, presse et médias, culture médiatique et communication* (Liège, Presses universitaires de Liège, 2019) et *La Leçon des choses, Techniques imaginaires de Daniel Defoe à Georges Simenon* (Bruxelles, La Lettre volée, 2021).

- ALEXANDRE GEFEN est directeur de recherche au CNRS (UMR Thalim/Université Paris 3-Sorbonne nouvelle). Directeur adjoint scientifique de l'Institut des sciences humaines et sociales du CNRS, fondateur de Fabula.org, il travaille sur la théorie littéraire, les littératures contemporaines, les écritures et les humanités numériques. Il est par ailleurs critique littéraire. Dernières parutions : *Vies imaginaires de la littérature française*, Paris, Gallimard, 2014 ; *Art et émotions*, Paris, Armand Colin, 2015 ; *Inventer une vie, La fabrique littéraire de l'individu*, Bruxelles, Les Impressions nouvelles, 2015 ; *Réparer le monde, La littérature française face au xxi^e siècle*, Paris, José Corti, 2017 ; *L'idée de littérature, De l'art pour l'art aux écritures d'intervention*, Paris, José Corti, 2021.

- ANTHONY GLINOER est titulaire de la chaire de recherche du Canada sur l'histoire de l'édition et la sociologie du littéraire. Il

est professeur à l'université de Sherbrooke (Québec). Dernier livre paru : *La Bohème, Une figure de l'imaginaire social*, Montréal, Presses de l'université de Montréal, 2018.

▪ MARTINE JEY, professeure émérite de littérature et langue françaises (Sorbonne-Université), s'intéresse à l'histoire de l'enseignement de la littérature, à la réception des œuvres littéraires dans l'institution scolaire, à la sociologie de la littérature. Elle a publié, en 2017, avec Pauline Bruley et Emmanuelle Kaës, *L'Écrivain et son école* (Hermann) et, en 2019, avec Laetitia Perret, *L'Idée de littérature dans l'enseignement* (Classiques Garnier). Elle a codirigé, avec Emmanuelle Kaës, *La Part scolaire de l'écrivain, Apprendre à écrire au XIX^e siècle* (Classiques Garnier, 2020).

▪ PIERRE JOURDE est un écrivain et critique littéraire français. Il a enseigné la littérature à l'université Grenoble Alpes. Connu pour ses pamphlets (*La Littérature sans estomac, le Jourde & Naulleau*) contre ce que les médias présentent comme la littérature contemporaine, il est surtout l'auteur d'essais sur la littérature moderne (*Géographies imaginaires, Littérature monstre*) et d'une œuvre littéraire se partageant entre poésie (*Haïkus tout foutus*), récits (*Dans mon chien, Le Tibet sans peine*) et romans (*Festins secrets, L'Heure et l'ombre, Paradis noirs*).

▪ BERTRAND LEGENDRE est professeur en sciences de la communication à l'université Sorbonne Paris Nord. Il y dirige le master de politiques éditoriales ainsi que le laboratoire d'excellence ICCA (Industries culturelles et création artistique). Son dernier ouvrage, *Ce que le numérique fait aux livres*, est paru à Grenoble aux Presses universitaires de Grenoble en 2019.

▪ MATTHIEU LETOURNEUX est professeur à l'université Paris Nanterre. Spécialiste des cultures sérielles et médiatiques, il a publié *Fictions à la chaîne, Littératures sérielles et culture médiatique* (Paris, Seuil, 2017), *Cinéma, premiers crimes* (avec A. Carou, Paris, Paris Bibliothèques, 2015), *Fantômas, Biographie d'un criminel imaginaire* (avec L. Artiaga, Paris, Les

Prairies ordinaires, 2013), *La Librairie Tallandier* (avec J.-Y. Mollier, Paris, Nouveau Monde, 2011) et *Le Roman d'aventures, 1870-1930* (Limoges, PULIM, 2010). Il est rédacteur en chef de *Belphegor* (<https://journals.openedition.org/belphegor/>).

- GUILLAUME LOUET est éditeur. Maître d'œuvre de l'édition des *Écrits critiques* Jean José Marchand (5 vol., Claire Paulhan/Les Félin, prix Fénéon), il a participé l'édition des *Œuvres romanesques complètes* de Bernanos dans la Pléiade.

- DAVID MARTENS est professeur de littérature française moderne et contemporaine à l'université de Louvain (KU Leuven). Il s'intéresse aux modes de médiation de la littérature et de la figure de l'écrivain, à travers, notamment, l'iconographie des auteurs et les expositions consacrées à la littérature. Il a fondé le site <http://www.litteraturesmodesdemploi.org> et les RIMELL, réseaux de recherches interdisciplinaires sur la muséalisation et l'exposition de la littérature et du livre.

- LAURENT MARTIN, professeur d'histoire à la Sorbonne-Nouvelle. Spécialiste de l'histoire culturelle du contemporain, il est membre des laboratoires ICEE et CERLIS ainsi que du Comité d'histoire du ministère de la Culture. Dernier ouvrage paru (en co-direction) : *Les Années Lang. Une histoire des politiques culturelles, 1981-1993* (La Documentation française, 2021).

- WILLIAM MARX est un écrivain français, essayiste, critique et historien de la littérature. Il est professeur au Collège de France, titulaire de la chaire de littératures comparées. Il est également membre honoraire de l'Institut universitaire de France et de l'Institut de recherches avancées de Berlin (*Wissenschaftskolleg zu Berlin*).

- JEAN-YVES MOLLIER est professeur émérite d'histoire contemporaine à l'université de Versailles-Saint-Quentin-en-Yvelines. Spécialiste du livre, de l'édition et de la lecture, il a publié de nombreux ouvrages sur le sujet : *L'Argent et les*

Lettres, Histoire du capitalisme d'édition (Paris, Fayard, 1988), *Édition, presse et pouvoir en France au xx^e siècle* (Paris, Fayard, 2008), *Une autre histoire de l'édition française* (Paris, La Fabrique, 2015, 2018 et 2019), *Interdiction de publier, La censure d'hier à aujourd'hui* (Paris, Double ponctuation, 2020) et dirigé les trois éditions de *Où va le livre ?* (Paris, La Dispute, 2000, 2002 et 2007).

▪ MICHEL MURAT est professeur émérite de littérature française à la faculté des lettres de Sorbonne-Université et à l'École normale supérieure. Ses travaux ont porté sur Julien Gracq, sur l'histoire des formes poétiques, sur le surréalisme, plus récemment sur l'histoire littéraire et le romanesque des lettres. Parmi ses principaux ouvrages : « *Le Rivage des Syrtes* » de Julien Gracq, *Étude de style*, Paris, José Corti, 1983 ; *L'Enchanteur réticent, Essai sur Julien Gracq*, Paris, Belfond, 1991, José Corti, 2004 ; *L'Art de Rimbaud*, Paris, José Corti, 2002 ; *La Langue des dieux modernes*, Paris, Garnier, 2013 ; *Le Romanesque des lettres*, Paris, José Corti, 2018.

▪ AGNÈS SANDRAS est conservatrice à la Bibliothèque nationale de France (service histoire du département Philosophie, histoire, sciences de l'homme). Agrégée, docteure en histoire contemporaine, chercheuse associée au CNRS (Centre Zola), elle est spécialiste de la circulation des représentations (littérature, caricatures, chansons...) au XIX^e siècle et de l'histoire des bibliothèques. Elle a notamment publié *Quand Céard collectionnait Zola* (Garnier, 2012) et dirigé *Des bibliothèques populaires à la lecture publique* (Presses de l'enssib, 2014). Elle anime le carnet de recherches en ligne sur les bibliothèques populaires (<https://bai.hypotheses.org/>), et co-anime les carnets L'Histoire à la BnF (<https://histoirebnf.hypotheses.org/>) et BiblHis (<https://biblhis.hypotheses.org/>).

▪ MARIE-ÈVE THÉRENTY est professeure de littérature française et directrice du centre de recherche RIRRA21 à l'université Paul-Valéry Montpellier-III. Elle est spécialiste des rapports entre presse et littérature et de poétique du support. Parmi ses dernières publications : *Femmes de presse, femmes de lettres, De*

Delphine de Girardin à Florence Aubenas (Paris, CNRS éditions, 2019) et *Fake news et viralité avant internet* sous le pseudonyme collectif de Roy Pinker (Paris, CNRS éditions, 2020).

▪ DOMINIQUE VIART est membre de l'Institut universitaire de France et professeur à l'université Paris Nanterre où il dirige, avec J.-M. Moura, l'Observatoire des écritures contemporaines. Directeur de la *Revue des sciences humaines*, il consacre ses recherches à la littérature française contemporaine, dans ses relations avec les arts plastiques et avec les sciences sociales.

▪ NELLY WOLF est professeure émérite à l'université de Lille. Elle s'intéresse à la sociologie de la littérature, aux liens entre la littérature, les styles littéraires, la politique et la société. Dernier ouvrage publié : *Le Peuple à l'écrit : de Flaubert à Virginie Despenes* (PUV, 2019). Elle a également publié de nombreux articles sur les écrivains juifs de langue française.

Introduction

LIVRES PARTOUT, LITTÉRATURE NULLE PART ?

Peu de sujets paraissent plus importants à traiter au cœur de l'histoire et de la sociologie de la culture que celui de l'accès de plus en plus de personnes à la lecture de littératures ; c'est pourtant une thématique qui, très étrangement, n'a jamais fait l'objet d'études spécifiques jusqu'ici. Peut-être est-ce parce que l'histoire de cette extension du domaine des lettres semble trop bien connue, si l'on peut dire, de l'apparition du roman-feuilleton après le règne de la Bibliothèque bleue à la révolution du livre de poche. Une histoire simple, en somme, de la baisse continue des prix d'accès à la lecture sous toutes ses formes, dont la littérature au centre aurait bénéficié — une histoire qui, du retour triomphal de Voltaire à Paris à la mort de Sartre, sans oublier les funérailles nationales de Victor Hugo, baliserait un chemin qui serait celui de l'affirmation d'une France chaque jour plus littéraire¹. Les voix discordantes de ceux qui pensent tout à rebours que nous sommes sur un chemin glissant, chassés du paradis, depuis le temps béni des humanités triomphantes jusqu'à un triste aujourd'hui qui est celui de la fin de l'homme typographique, pour parler comme Mc Luhan, ou du « déclin de la culture générale² », comme Allan Bloom, ont donné vie à une histoire contraire qui est celle d'une démocratisation des lettres

1. Voir Priscilla Parkhurst Ferguson, *La France nation littéraire*, Bruxelles, Labor, 1990.

2. Voir Allan Bloom, *L'Âme désarmée, Essai sur le déclin de la culture générale*, Paris, Julliard, 1987.

manquée. Aussi est-il plus nécessaire que jamais de revoir ou de reprendre cette histoire double, comme écrite d'avance, pour tenter de repérer ou d'indiquer ce qu'ont pu être les étapes, les faits, les traces de ce mouvement de démocratisation à laquelle la République depuis le début s'est montrée attachée, et en même temps de s'interroger librement sur ce que ce mouvement de démocratisation fait à la littérature, avec une question liminaire quelque peu naïve que l'on peut exprimer en ces termes : est-ce la même littérature qui d'hier à aujourd'hui gagne sans cesse de nouveaux publics ? ou bien l'explosion des lectures entraîne-t-elle par nature la dilution de la littérature dans un vaste ensemble de textes, voire une mutation des formes ainsi multipliées qui se trouvent simplifiées pour toucher toujours plus de monde, comme les volumes hier de la Bibliothèque bleue selon Roger Chartier, composés pour l'essentiels de textes anciens recomposés, réduits, vulgarisés¹ ? Umberto Eco lui-même n'a-t-il pas donné au public une nouvelle version du *Nom de la rose* débarrassée d'un certain nombre de références ou de formules latines pour toucher un public toujours plus large² ?

Faut-il le dire, il ne s'agit en l'espèce ni de céder aux sirènes de la déploration ni de verser dans un optimisme béat ; il importe d'essayer de cerner ici ou là ce que peuvent être les expressions ou les marques du rapport aux lettres d'hier à aujourd'hui pour essayer de saisir, d'apprécier, ce qui peut expliquer que d'un côté nous avons gagné des lecteurs dont la littérature a grandement bénéficié, quand, de l'autre, nous avons quelque peu l'impression que ce qui est issu du modèle de l'honnête homme — grande figure des temps anciens³ — a quelque peu perdu de sa superbe pour laisser la place à un lecteur qui ressemble de plus en plus à celui que Daniel Pennac a

1. Voir Roger Chartier, *Lectures et lecteurs dans la France d'Ancien Régime*, Paris, Seuil, 1987, p. 256.

2. Voir le volume collectif sur *Les Mutations de la lecture*, Bordeaux, Presses universitaires de Bordeaux, 2012.

3. Voir Jean-Marc Chatelain, *La Bibliothèque de l'honnête homme, Livres, lecture et collections en France à l'âge classique*, Paris, BNF, 2003.

appelé de ses vœux dans *Comme un roman* : un lecteur libre, revendiquant crânement sa volonté de traverser les pages qui lui plaisent, ou non, sans se laisser impressionner par ce que peut être le canon imposé avec ardeur par l'École ou les réputations des auteurs à la mode d'hier à aujourd'hui défendus dans les belles librairies de France et d'ailleurs.

C'est pourquoi il importe de reparcourir plusieurs siècles, pour voir ce que sont les intuitions qui peuvent être fondées au sujet de cet élargissement des lectures de littératures, au pluriel, avec peut-être — hypothèse — un âge d'or qui est celui de la Troisième République, période où la sacralisation des lettres a pu atteindre son apogée, moment d'apparition de « La Pléiade », ce grand temple de la littérature sur papier bible, et ne pas craindre non plus de s'interroger de manière critique sur certains points qui paraissent s'imposer d'eux-mêmes : le livre de poche a-t-il été un véritable outil de démocratisation de premier ordre ? et sommes-nous toujours dans un processus continu de démocratisation ? ou bien la société de loisirs dans laquelle nous avons basculé a-t-elle en quelque sorte non pas disqualifié la littérature mais simplement fait changer ses fonctions aux yeux du plus grand nombre pour en faire quelque chose qui se trouve être toujours plus synonyme de distraction ou de divertissement ? Autant le dire : aucun présupposé d'aucune sorte ne s'impose ici. Ce travail n'est le reflet d'aucune idéologie mais la rencontre d'une vingtaine d'esprits savants décidés à expliquer ensemble les biais par lesquels la littérature a pu se démocratiser d'hier à aujourd'hui.

PRODUCTION D'ÉLITE ET CULTURE POPULAIRE, MÊME COMBAT ?

Puisque le mot « hier » a été écrit, n'eût-il pas été concevable *de facto* de démarrer cette réflexion par quelques études portant sur des périodes bien antérieures au XIX^e siècle ? La tâche, dès lors, n'en eût-elle pas encore été compliquée ? Il eût fallu en effet aller chercher ici et là les traces d'un attachement des uns ou des autres à cette langue et à sa littérature en pleine évolution,

de la Renaissance à la période classique, dont on sait toute la part qui a pu revenir aux écrivains comme aux imprimeurs, acteurs de premier ordre dans cette extraordinaire entreprise de normalisation de l'écrit qui a tant passionné Henri-Jean Martin.

Les analystes de la vie culturelle ne semblent pas tous d'accord sur ce qu'ont pu être les pratiques dans la France des confins de la Renaissance et des époques baroques puis classiques, mais certains ne sont pas loin de considérer qu'une seule et même culture a pu être partagée du haut en bas de la société. Les mêmes ne sont pas longs à déplorer dans la foulée ce qu'ils appellent « la mort de la culture populaire » : « Jusqu'à l'âge industriel, il y a eu en France comme dans toute l'Europe une culture populaire vivante et puissante. Cette culture populaire est morte. S'y est substituée une sorte de sous-culture ou de non-culture, qui est un appauvrissement absolu de la conscience collective », écrit ainsi Jacques Rigaud. Cette culture ancienne n'était ni fruste ni figée. Elle imprégnait chacun et exprimait une véritable osmose de l'homme et de son milieu. Plus important encore :

Malgré les cloisonnements et les privilèges, toute la société, élites comprises, y participait ; non pas parce que les nourrices berçaient les enfants des riches au son des vieilles chansons mais pour des raisons bien plus profondes : hobereaux, bourgeois et curés vivaient culturellement à l'unisson du peuple plutôt que selon les modèles lointains de la cour et de la Sorbonne ; la pratique religieuse, par une liturgie où le culturel épousait le culturel, contribuait à unifier les esprits ; les particularismes locaux étaient vivaces ; mais surtout les créateurs plongeaient leurs racines dans l'*humus* de cette culture populaire et trouvaient dès lors dans la masse du peuple un certain écho : ce qui est évident au temps [...] du *Roman de Renart* et de Villon l'est encore ou mieux le redevient au XIX^e siècle à l'époque même où la culture populaire se dissout. Le Victor Hugo des *Misérables*, Eugène Sue, George Sand, Erckmann et Chatrian, les auteurs de mélodrames retrouvent une inspiration populaire que la Renaissance, d'esprit si aristocratique, avait minée. Au XVII^e siècle, ce grand distrait de La Fontaine l'avait ingénument retrouvé, et aussi Molière et Perrault ; mais elle avait quasiment

disparu au XVIII^e [siècle] où triompha la notion d'élite cultivée, politiquement libératrice, mais qui rompit l'unité culturelle de la nation.

En termes de culture, que proposent nos sociétés libérales avancées ? « Quel choix offrent-elles à nos contemporains sinon entre une culture élitaire, difficile, aux accents souvent magnifiques, mais toute tendue d'interrogations et vide de réponses, et une sous-culture de divertissements stériles et aliénants ? »

C'est de cette époque [au moment du triomphe de la bourgeoisie au XIX^e siècle] que date l'immense spoliation du peuple, coupé de ses racines, jeté dans ce qui était alors littéralement l'enfer des villes et des usines, frustré de sa foi et de sa culture traditionnelles et privé de toute espérance autre que celle d'un enrichissement prosaïque. C'est à ce moment que la culture s'est littéralement embourgeoisée et qu'elle est devenue une culture de classe. Les générations directement issues de la Révolution avaient eu, plus que les grands intellectuels libéraux du XVIII^e siècle, une certaine intuition du peuple et, conséquemment, quelque audience dans la masse : cela se sent chez Balzac et Lamartine, chez Delacroix et Courbet, chez Frédéric Lemaître et Gounod. Mais lorsque en 1885 le peuple de Paris, celui des grandes effusions, accompagne au tombeau Victor Hugo, il enterre le dernier des grands créateurs qui pouvaient encore donner un sens à l'unité culturelle de la nation et s'adresser à l'humble comme au notable. Après, c'est la rupture. Chez Zola comme chez France, les clins d'œil au peuple paraissent déjà suspects, car marqués par le calcul politique et la démagogie d'une bourgeoisie mal assurée.

Pour Jacques Rigaud, très en faveur d'un ardent volontarisme culturel, s'est constitué « un ensemble de pratiques et de relations qui ont enfermé le peuple, peut-être irréversiblement, dans la non-culture¹ ».

1. Voir Jacques Rigaud, *La Culture pour vivre*, Paris, Gallimard, 1975, p. 30-36.

BEL ESPRIT DANS LES SALONS

Les travaux de John Lough, d'Alain Viala, de Daniel Roche, de Benedetta Craveri, parmi tant d'autres¹, nous permettent peut-être d'avoir une vision plus nuancée des choses : l'histoire est connue, après ce qui a peut-être été sinon une sorte d'union intellectuelle en tout cas d'interpénétrations culturelles, à partir des débuts de l'absolutisme, en haut d'une société dépossédée de ses vieilles prérogatives, la noblesse, de moins en moins d'épée, ne peut plus vivre à l'ancienne mais doit œuvrer à la solde du roi. À partir du moment où les charges peuvent s'acheter, les enrichis peuvent les acquérir et s'imposer au détriment des aristocrates. De plus en plus de personnes issues du peuple peuvent alors intégrer la noblesse. C'est pour elle une sorte de crise d'identité. Et dès lors que les charges sont vénales, que peut espérer un gentilhomme ? La pureté du lignage, la supériorité du sang deviennent des éléments d'importance.

Face à un contexte historique inédit où les prérogatives traditionnelles avaient perdu leur caractère d'exclusivité et où les occasions de se faire valoir se limitaient aux carrousels et aux manèges, la noblesse d'épée choisira de se distinguer sur le terrain insidieux du style. Les élites nobiliaires fonderont désormais l'inébranlable certitude de leur supériorité sur leur manière de vivre, de parler, de se comporter, de se divertir, de s'assembler ; et en lieu et place des armes qui constituaient autrefois leur pierre de touche, ils feront prévaloir les bienséances, ce corpus de loi non écrites, mais plus puissantes que toute norme.

Et plus Richelieu voudra faire des nobles des courtisans, et plus la noblesse voudra un espace de respiration ou de liberté bien à elle, disjoint de la vie de cour. Ainsi s'étoffe ce qui sera la vie de salon où s'imposera l'art de la conversation dont un

1. Voir John Lough, *L'Écrivain et son public*, Paris, Le Chemin vert, 1987, Alain Viala, *Naissance de l'écrivain*, Paris, Minuit, 1985, Daniel Roche, *Les Républicains des lettres*, *Gens de culture et Lumières au XVIII^e siècle*, Paris, Fayard, 1988, Benedetta Craveri, *L'Âge de la conversation*, Paris, Gallimard, 2002.

Proust au xx^e siècle encore pourra faire la matière de son œuvre¹.

En haut de la société, au moment de l'essor des académies et des salons, au début de xvii^e siècle, s'impose la figure de l'honnête homme qui entend maîtriser l'art de la conversation et, pour ce faire, fréquente les textes, à commencer par ceux de Montaigne ou d'Érasme, mais encore tous les propos, anecdotes et autres maximes ou pensées, autant d'écrits proposant une sorte de « savoir à hauteur d'homme ». Au contact des écrivains, les aristocrates ou les bourgeois se sentent poussés, même s'ils ne fréquentent pas les cercles savants, à se piquer de littérature pour faire preuve d'esprit et savoir s'adapter à toute forme de commerce en société. Molière nous aura-t-il assez fait rire en nous brochant les tableaux les plus cocasses de ces nouvelles modes en vigueur dans les salons de Versailles ou d'ailleurs.

Ce modèle de l'honnête homme, dont La Rochefoucauld a semblé être l'incarnation parfaite aux yeux de certains, s'est construit pour ainsi dire contre la figure du savant de la Renaissance car il a pour l'essentiel imposé à ceux qui ont voulu s'y conformer d'être capables de parler de tout et de faire preuve de bel esprit, sans jamais peser sur les autres ou assommer tout le monde d'une érudition encombrante ou déplacée. C'est aussi l'époque de la formation des publics, assure Alain Viala. À partir du xvii^e siècle, la littérature en train de se substituer aux belles lettres entre dans les enseignements et les écrivains sont alors présentés comme les maîtres de la langue. Un nouveau public élargi apparaît de quelques dizaines de milliers de personnes entre le public populaire sans grande instruction et le petit monde des maîtres du savoir, public composé « de nobles et de bourgeois riches² »...

1. Voir Benedetta Craveri, *op. cit.*, p. 19-25.

2. Voir Alain Viala, *op. cit.*, p. 123 et suivantes.

DES COLPORTEURS DE VILLE EN VILLE

Dans ces mêmes années du Grand Siècle, d'autres parties de la société sont elles aussi touchées par l'écrit, nous dit Roger Chartier car, même si le taux d'alphabétisation reste faible à l'époque classique, nombreux sont ceux qui sont exposés aux textes, aux canards, aux feuilles et autres livrets qu'on peut leur lire à l'occasion, bien plus en ville, il est vrai, que dans les campagnes. Sans donner foi au mythe des veillées paysannes, lieux de lectures, la réussite économique remarquable des éditeurs de la Bibliothèque bleue valide à tout le moins l'idée de fortes voire de très fortes ventes aux XVII^e et XVIII^e siècles, jusqu'au XIX^e siècle, par le biais du colportage, de productions de piété, de traités de savoir-vivre, d'almanachs, mais aussi de quelques romans et autres facéties, sans oublier quelques littératures classiques¹... Autrement dit, il y a eu à toutes les époques des lectures variées en haut comme en bas de la société — Chartier insiste sur ce point — et Bernard Lahire lui aussi a bien montré qu'il n'y a pas de public uniquement versé dans les traités savants d'un côté ou dans tel autre type de production moins bien perçu socialement, c'est cette complexité des lectures qui est l'objet des analystes d'hier ou d'avant-hier et qui impose de rester souple ou mesuré dans les approches de ces questions².

Les élites — et notamment l'aristocratie — restent par leur mentalité proches des masses, assure encore Henri-Jean Martin. Il en va ainsi pour Henri IV par exemple dont on connaît l'éducation et dont *l'Amadis de Gaule* était paraît-il la Bible. Faut-il encore rappeler par exemple que [...] [Charles] Sorel, durant sa jeunesse, lisait avec passion les romans de chevalerie imprimés à Troyes dans le collège parisien où il était pensionnaire ? [...] Comment s'étonner si en cette époque les écrits de certains polygraphes passent presque aussitôt dans la Bibliothèque bleue ?

1. Voir Roger Chartier, *op. cit.*

2. Voir Bernard Lahire, *La Culture des individus, Dissonances culturelles et distinction de soi*, Paris, La Découverte, 2004.

S'il est de bon ton alors dans les cercles lettrés de moquer cette littérature vendue sur les marchés, dans les villes et les villages, riche en mystères, affabulations et autres phénomènes magiques, en vérité, en région, nombreux sont ceux qui s'intéressent à ce qui est lié aux croyances et aux particularismes de leurs campagnes, en réaction au snobisme parisien qui s'avère déjà pesant, si l'on en croit Henri-Jean Martin¹...

L'histoire de la Bibliothèque bleue, elle aussi, est bien connue, grâce à Robert Mandrou, Geneviève Bolleme, Henri-Jean Martin et Roger Chartier — une histoire qui débute à Troyes dans les premiers temps du XVII^e siècle², avec un succès d'autant plus étonnant qu'il contraste avec le marasme relatif de la librairie à cette période. Contes, calendriers et almanachs, récits merveilleux, textes de piété, farces composent l'essentiel de ce fonds qui compte aussi des textes classiques, on l'a dit, tout particulièrement des pièces de Corneille, des fables d'Ésope, de La Fontaine, quelques traductions de L'Arioste, sans oublier des titres qui évoquent aussi l'histoire de France sous une forme mythologique³. Rares sont les romans dans la Bibliothèque bleue jusqu'à la fin du XVIII^e siècle. En revanche, récits burlesques et chansons profanes abondent, tout particulièrement au moment où la littérature, qui a été si riche de toutes les farces et attrapes avec Rabelais et tant d'autres goliards ou auteurs de facéties galantes, se coupe de cette veine sous l'influence des Précieuses. Le seul domaine où des emprunts voire des transferts directs se font, pour l'essentiel, est le théâtre, selon Robert Mandrou — des

1. Voir Henri-Jean Martin, *Le Livre français sous l'Ancien Régime*, Paris, Promodis, 1987, p. 183 et 185.

2. En plus des travaux déjà cités voir Geneviève Bolleme, *La Bibliothèque bleue, La littérature populaire en France du XVI^e au XIX^e siècle*, Paris, Julliard, 1971 et avec Lise Andries, *La Bibliothèque bleue, Littérature de colportage*, Paris, Robert Laffont, « Bouquins », 2003 de même que Robert Mandrou, *De la culture populaire aux XVII^e et XVIII^e siècles*, Paris, Stock, 1964 sans oublier, sous la direction de Thierry Delcourt et d'Elisabeth Parinet, *La Bibliothèque bleue et les littératures de colportage*, Paris, La Maison du boulanger, 2000.

3. Voir Robert Mandrou, *op. cit.*, p. 46 et 47.

pièces du premier xvii^e siècle, à commencer par *Le Cid*, mais aussi des pièces de Tristan L’Hermite¹...

LA LENTE POUSSÉE DES BELLES LETTRES

La Bibliothèque bleue enfin change très fortement au xix^e siècle, qui semble être le point culminant du colportage, selon son historien Jean-Jacques Darmon² ; le roman devient alors la forme dominante parmi les productions où la passion amoureuse est l’objet de traitements généreux. Le public des lecteurs de la Bibliothèque bleue s’élargit jusqu’aux nobles et jusqu’aux bourgeois, à la faveur d’une nouvelle attention d’inspiration romantique pour le peuple, assure Mandrou ; bien des écrivains sérieux renverront aux productions de Troyes, qu’ils auront connues par leurs domestiques, notamment. Proust lui-même dans *La Recherche* n’évoque-t-il pas quelques-uns de ces textes ou de ces contes venus du fond des âges³ ?

Chartier, de son côté, insiste sur le fait que cette production qui plaît au plus grand nombre n’est pas une production populaire par nature ou par définition. Rien n’est simple, écrit-il, tout est mélangé, il y a de la littérature dans les collections populaires et ceux-là même qui ne savent pas lire sont dans l’écrit dans tous les cas. « Du fait des sociabilités diverses de la lecture à voix haute existe dans les sociétés anciennes une culture de l’écrit chez ceux-là mêmes qui ne savent ni le produire ni le lire⁴. » À Paris, au mitan du xvii^e siècle, seulement 44 % des inventaires nobiliaires mentionnent des livres. Mais dans l’Ouest, à la veille de la Révolution, ces chiffres montent jusqu’à 79 %. Et dans les lectures de l’élite, à partir de la mi-xvii^e siècle, Chartier confirme que ce sont bien les belles lettres qui l’emportent sur l’histoire. À partir des inventaires dressés après décès pour les gens moins

1. *Ibidem*, p. 123.

2. Voir Jean-Jacques Darmon, *Le Colportage de librairie en France sous le Second Empire*, Paris, Plon, 1972.

3. Voir Robert Mandrou, *op. cit.*, p. 185-189.

4. Voir Roger Chartier, *op. cit.*, p. 11.

fortunés, les sources sont moins fiables mais en tout cas « le religieux ne fait pas le tout de la lecture populaire ». On trouve à Rouen les *Confessions* de saint Augustin chez un maître tailleur, *Esther* chez un maître tanneur et le *Télémaque* chez un épicier, la *Clélie* et Rabelais respectivement chez un maître tailleur et un ouvrier monnayeur¹...

On sait enfin que la période révolutionnaire intensifiera encore le désir de lectures, y compris chez ceux pour qui cela demande de véritables efforts. Tous ont envie de suivre en temps réel ce qui se passe ici ou là et, dans cette euphorie de la libéralisation provisoire des parutions, la littérature n'est pas oubliée puisque le pamphlet politique peut se faire roman voire conte libertin, comme avec *La Messaline française*, ce texte anonyme fameux de la fin des années 1780, très lu, qui raconte jusqu'où les supposées fureurs utérines de Marie Antoinette auront pu la conduire dans les jardins du château de Versailles...

Anne Kupiec, évoquant cette période, parle d'un véritable amour du livre sous toutes ses formes. « On peut aisément constituer un florilège de déclarations en sa faveur [...] associant l'imprimerie et le livre ; la raison et les lumières ; la liberté et la Révolution. » « Au livre est assigné un objectif collectif et précis. L'ignorance maintient l'homme dans ses fers, elle est jugée contre-révolutionnaire et doit être combattue au même titre que la royauté. L'imprimé apparaît comme le recours indispensable et nécessaire [...]. Le livre est convoqué pour assurer l'instruction et l'éducation de l'homme nouveau exclusivement ; dès lors les bons livres seront distingués des mauvais². » Mercier va plus loin dans l'un des passages les plus célèbres de ses *Tableaux de Paris* et nous décrit un peuple plongé dans la lecture :

On lit certainement dix fois plus à Paris qu'on ne lisait il y a cent ans ; si l'on considère cette multitude de petits libraires semés dans tous les lieux qui retranchés dans des échoppes au coin des rues et quelquefois en plein vent revendent des livres vieux ou

1. *Ibidem*, p. 174, 175, 179.

2. Voir Anne Kupiec, *Le Livre sauveur, La Question du livre sous la Révolution française 1789-1799*, Paris, Kimé, 1998, p. 57 et 69.

quelques brochures nouvelles qui se succèdent sans interruption... On voit des groupes de lecteurs qui restent comme aimantés autour du comptoir ; ils incommode le marchand qui pour les faire tenir debout a ôté tous les sièges ; mais ils n'en restent pas moins des heures entières appuyés sur des livres¹...

On comprend mieux dans la foulée ce que sera le succès des cabinets de lecture et autres boutiques de loueurs de livres ou de brochures, aux abords du Palais-Royal ou ailleurs²...

FAUT-IL DÉMOCRATISER LES LETTRES ?

Enfin entrons-nous dans la partie véritablement contemporaine de ce très long processus de démocratisation continue des lettres, avec l'apparition de la presse dotée de romans-feuilletons, des collections dont les prix chutent à 3,50 FF avec la révolution Charpentier, en 1838, avant qu'une baisse continue des séries à bas coût ne fasse tomber le prix de base à 1,50 FF puis 1 FF, avant que les fascicules même des œuvres débitées en tranche ne soient partout proposés pour quelques centimes³... Tout cela dans une ambiance de *sacre de l'écrivain*, cette folie pour ne pas dire cette religion des lettres — c'est là le titre d'une étude signée Albert Collignon⁴ — qui certes ne touche qu'une poignée de cerveaux comme le jeune Julien Sorel du *Rouge et du Noir*, mais qui bientôt enfièvre les rangs de la bohème et des cénacles et jette sur le pavé toute une foule de lettrés courant le cachet qui grossira la masse des journalistes et autres publicistes du XIX^e siècle, comme le *Bel Ami* de Maupassant nous le raconte encore à la fin du siècle...

1. Cité par Daniel Roche dans *Le Peuple de Paris, Essai sur la culture populaire au XVIII^e siècle*, Paris, Aubier-Montaigne, 1981, p. 205.

2. Voir Françoise Parent-Lardeur, *Les Cabinets de lecture, La Lecture publique à Paris sous la Restauration*, Paris, Payot, 1982.

3. Voir le tome quatrième de la très grande *Histoire de l'édition française* sous la direction de Roger Chartier et d'Henri-Jean Martin publié à Paris chez Promodis entre 1982 et 1986.

4. Voir Albert Collignon, *La Religion des lettres, Notes et réflexions d'un lecteur*, Paris, Fischbacher, 1896.

Cette extension des lectures donne-t-elle lieu à de multiples réjouissances ? Tous les gens de lettres se félicitent-ils de voir l'accès aux textes partout accru et la foule des lecteurs toujours grossissante ? Que nenni. S'il y a toujours eu des esprits chagrins pour estimer que l'instruction ne peut être pour tous — Voltaire encore, au cœur des Lumières, y voit un danger grave de désordre social, qu'avons-nous besoin de cultivateurs instruits ?! dit-il en substance —, il semble que les choses s'intensifient au moment même où, par la baisse des prix de la presse et le lancement pour ainsi dire concomitant de la révolution Charpentier, de vrais efforts sont entrepris pour en finir avec tout ce qui empêche de s'adonner au « vice impuni » de la lecture. De manière fameuse, les premières saillies qui portent contre cette démocratisation des lettres sont celles de Tocqueville dans son maître-livre *De la démocratie en Amérique* où il a des propos virulents contre les plumitifs qui veulent faire carrière.

La démocratie, assure-t-il au tournant des années 1830-1840, ne fait pas seulement pénétrer le goût des lettres dans les classes industrielles, elle introduit l'esprit industriel au sein de la littérature. [...] Les littératures démocratiques fourmillent toujours de ces auteurs qui n'aperçoivent dans les lettres qu'une industrie, et, pour quelques grands écrivains qu'on y voit, on y compte par milliers des vendeurs d'idées¹.

Ne reprend-il pas, ce faisant, tout ce qui a déjà inspiré à Boileau quelques piques bien senties contre les auteurs qui courent le cachet et dont les plumes mercenaires sont à vendre ? N'est-ce pas là non tant une critique de la démocratisation des lettres que de ce qui l'accompagne — l'ouverture des marchés, les espoirs de gros gains, la foule des plumitifs alertés par les promesses de richesses, le dévoiement concomitant de l'art d'écrire en quelque chose qui est surtout commercial ?

Presque en même temps le célèbre Sainte-Beuve donne dans la *Revue des deux mondes* son texte lui aussi devenu légendaire, *De la littérature industrielle*. Non pas tant charge contre le

1. Alexis de Tocqueville, *De la démocratie en Amérique*, tome second, Paris, Gallimard, 1961, p. 66.

roman-feuilleton que contre une évolution générale. Contre une certaine forme de professionnalisation des auteurs qui désormais utilisent les lettres en vue d'acquérir une position sociale. Son modèle de fait reste très aristocratique. « Dans tous ces monuments majestueux et diversement continus, des Bossuet, des Fénelon, des La Bruyère, dans ceux de Montesquieu ou de Buffon, on n'aperçoit pas de porte qui mène à l'arrière-boutique du libraire. » C'est l'affairisme de la monarchie de Juillet qu'il condamne. Au fond, pour lui, tout a été à peu près au point jusqu'à la Restauration ; Charles X bouté hors du trône, les choses sont allées moins bien. « Sous l'Empire, relativement, on écrivit peu ; sous la Restauration, en écrivant beaucoup, on garda [...] de nobles enseignes... »

L'industrie pénètre dans le rêve et le fait à son image, tout en se faisant fantastique comme lui ; le démon de la propriété littéraire monte les têtes et paraît constituer chez quelques-uns une vraie maladie pindarique, une danse de saint Guy curieuse à décrire. Chacun, s'exagérant son importance, se met à évaluer son propre génie en sommes rondes ; le jet de chaque orgueil retombe en pluie d'or. Cela va aisément à des millions, l'on ne rougit pas de les étaler et de les mendier. Avec plus d'un illustre, le discours ne sort plus de là : c'est un cri de misère en style de haute banque et avec accompagnement d'espèces sonnantes. [...] Il faut bien se résigner aux habitudes nouvelles, à l'invasion de la démocratie littéraire comme à l'avènement de toutes les autres démocraties. Peu importe que cela semble plus criant en littérature. Ce sera de moins en moins un trait distinctif que d'écrire et de faire imprimer. Avec nos mœurs électorales, industrielles, tout le monde, une fois au moins dans sa vie, aura eu sa page, son discours, son prospectus, son toast, sera auteur¹.

Très étonnamment, dans un seul et même mouvement, tout au long de ce même siècle, prend corps une attitude anti-démocratique portée par ceux qui tempêtent tout à la fois contre l'industrialisation des lettres et la dégradation de l'objet-livre. Pour ceux-là qui peuvent être par ailleurs tout

1. Voir Sainte-Beuve, *De la littérature industrielle*, Paris, Allia, 2003.

à fait acquis aux idées républicaines la littérature ne peut s'adresser qu'à une poignée de *happy few*, elle est par nature d'essence supérieure, coupée du monde commun ; à leurs yeux, tout succès public d'un livre de choix repose forcément sur un malentendu. Si ce concept a toujours trouvé des défenseurs — encore Jean-Jacques Pauvert au xx^e siècle, bien qu'il ait lui-même paradoxalement publié d'excellents livres qui se sont très bien vendus — il est vrai que, plus l'instruction s'est développée, plus l'édition s'est enrichie, et moins il a semblé concevable qu'un petit nombre d'esprits éclairés, seuls, aient été en mesure d'apprécier les plus beaux fruits de l'inventivité humaine. Du moins les ventes en librairie ont-elles de plus en plus nettement semblé faire échec à ce type de théorie.

DE LA LITTÉRATURE EN RÉGIME DÉMOCRATIQUE

Mais ce persistant discours d'inquiétude ne doit retenir l'attention que dans la mesure où il dit clairement comme l'extension du domaine de la lecture n'est pas sans agir sur la façon dont la littérature se fait, se diffuse, s'impose ici ou là. Publier plus, vendre plus, toucher plus de monde, s'adresser à des lecteurs toujours plus en lien avec les livres transforme la production. Plus le marché s'étend, plus il y a à gagner, plus la production mécaniquement perd son aspect traditionnel, sa forme rare, pour devenir une production d'abondance pensée dans une logique toujours plus commerciale. Dans quelle mesure ces nouveaux espoirs économiques ont-ils pu agir sur la façon dont la production a été pensée ? Comment dans le détail cela a-t-il pu influencer sur la manière dont les auteurs ont pu écrire ? Quels sont les éléments clés qui ont permis aux lettres de toucher toujours plus de monde ? C'est ce que ce travail se propose de traiter en profondeur.

Travail multiforme et complexe car tant d'aspects de la chronique de l'instruction, de l'histoire de la presse et de l'édition, de la sociologie de la culture sont concernés, cependant que les repères ou les moyens précis de juger de la démocratisation effective des lettres font cruellement défaut. Certes, le montant

des ventes est assurément un indicateur de premier ordre, et il importe de commencer par noter, comme cela a souvent été dit, que le montant de la production au XIX^e siècle est multiplié par vingt, en quelques décennies, pour se faire une idée de l'extraordinaire décollage de l'écrit en un temps qui est celui de François Guizot, de Louis Hachette ou de Jules Ferry. Et, par ailleurs, les lettres restent bien premières au cœur de toutes les productions de l'édition au XIX^e siècle, comme le rappelle Martyn Lyons¹. Mais les seules données chiffrées sont trop pauvres ou trop faibles et ne nous disent rien du lien exact noué dans le secret des familles avec le texte. Comment apprécier dans le détail cette fameuse ferveur dans le rapport à l'écrit évoqué pour la période romantique ? Cette idée d'une France nation littéraire n'est-elle pas d'abord liée à la formation des clercs et de tous ceux qui, après l'époque des salons du Grand Siècle, vont petit à petit prendre la conduite des affaires publiques ? Qu'est-ce que cette idée nous dit du rapport à l'écrit réel dans l'intimité ? C'est dire si traiter un tel sujet dans toutes ses dimensions relève d'une sorte de gageure voire de pari sur l'impossible tant les moyens d'appréciation font défaut.

Il ne faut pourtant pas renoncer car il est essentiel de comprendre comment, étape par étape, les choses ont pu se faire et la littérature gagner de nouveaux adeptes. Quels rôles ont pu jouer l'école, la presse, l'édition, les bibliothèques ? Et la dichotomie apparue au XIX^e siècle entre littérature raffinée et production de masse, écritures de travail, de recherche et volumes divertissants, n'est-elle pas le remixage de l'antique division entre productions populaires de divertissement colporté et volumes de librairie pour *happy few* ? N'est-il pas normal, par nature, que la production la plus légère gagne toujours plus d'adeptes, au détriment des œuvres qui demandent davantage d'efforts, qui ne peuvent toucher que ceux pour qui les lettres sont plus synonymes d'enrichissement que de délassement ? C'est, on le craint, plus de questions qui seront ici soulevées

1. Voir Martyn Lyons, *Le Triomphe du livre, Une histoire sociologique de la lecture dans la France du XIX^e siècle*, Paris, Promodis-Cercle de la librairie, 1987.

que de réponses apportées tant il apparaît illusoire de pouvoir traiter tous ces points de manière définitive. Une chose est sûre : les contributeurs ici rassemblés ont tous, dans leurs parcours de chercheurs, abordé l'une ou l'autre des questions en lien avec cette importante thématique et accepté de joindre leurs efforts pour tenter ensemble d'éclairer tous les aspects de cette épineuse question. On veut espérer qu'ils auront réussi à aider tout un chacun à se faire une idée un peu plus précise de la manière dont les Français ont noué commerce avec les lettres. Le lecteur en jugera.

Olivier Bessard-Banquy

